Ami du Clergé du 11 mars 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le soir du Jeudi Saint. — I. Jésus et le sommeil des siens, 113. — II. Le mépris des avances de Jésus dans l'Eucharistie, 115.
Pour le Vendredi Saint. — I. Le triomphe du Sang divin, 117. — II. La trahison de Judas, 119.
Le mot du Pasteur. — XIX. *Dimanche des Rameaux :* Dispositions requises pour la communion, 121. — XX. *Pâques :* La charité fraternelle, 123
Les Saints Patrons. — *S. Urbain, évêque de Langres, Patron des travailleurs des champs :* Sa vie et son action bienfaisante, 124
Allocutions de mariage. — II Dieu est amour et vie, 125.
Les personnages évangéliques. — XCVI. La femme de Pilate, 127.

POUR LE SOIR DU JEUDI SAINT

I

JÉSUS ET LE SOMMEIL DES SIENS

> *Et venit iterum, et invenit eos dormientes.*
> Alors il revint vers les siens et il les trouva endormis.
> (Mt., XXVI, 43).

Je voudrais, m. f., en ce soir anniversaire, méditer avec vous l'un des épisodes qui marquèrent le début de la Passion de notre doux Sauveur Jésus.

Transportons-nous par la pensée au jardin de Gethsémani. L'épouvantable agonie s'est achevée par la victoire de la volonté divine sur la répugnance et les terreurs de l'humanité du Christ ; il accepte le calice d'amertume, et s'en remet à la décision du Seigneur : « *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* » C'en est fait : Dieu le Père et Dieu le Fils, la justice et la miséricorde, vont consommer l'auguste mystère de notre rédemption.

Epuisé dans cette lutte suprême et comme effrayé de l'abandon du ciel auquel il se résigne, Jésus se relève avec peine et se rapproche des siens.

L'épanchement au sein d'un ami, dans un cœur aimé, n'est-il pas un baume bienfaisant pour une âme brisée par la douleur ?

A quelques pas du Sauveur couvert de larmes et de sang, se trouvent ses apôtres, qu'il vient de communier, d'aimer jusqu'à l'excès, et parmi ceux-là, plus près de lui, ses privilégiés, Pierre, Jacques et Jean, qui peut-être, pense-t-il, ont entendu ses sanglots, qui peut-être partagent ses angoisses, dans le silence d'un chagrin profond, qui peut-être, dans l'obscurité de la nuit, pleurent avec lui...

Son cœur l'entraîne vers eux, qui sans doute lui diront la parole dont a besoin sa tristesse mortelle. Il s'avance, et il les trouve endormis.

C'est l'abandon le plus complet, c'est l'isolement le plus affreux ; il souffre d'indicibles tortures, il succombe à la plus horrible des agonies, et les siens dorment profondément...

Ah ! ce sommeil, qu'il dut être pénible à l'âme si tendre et si aimante de Jésus, et qu'il dut ajouter à l'amertume du Calice désormais accepté !

Ce sommeil, hélas ! il est, à l'heure actuelle, la réponse que Jésus, non plus agonisant, mais aux prises avec les puissances de ce monde, reçoit de ceux qui se disent les siens, et comme alors, il est la seule explication vraie de l'inexcusable oubli, de la désolante inconscience et de la coupable inaction que nous avons à nous reprocher devant Lui.

I. — *Inexcusable oubli*

Le sommeil est un besoin de notre nature. L'activité qui manifeste notre vie le rend nécessaire; nos organes corporels aussi bien que nos facultés spirituelles l'exigent, et tout être, quelque parfaitement constitué qu'il soit, ne peut se soustraire à cette loi. La science l'étudie comme un phénomène à la fois physique et moral, et naguère elle a constaté qu'il résulte parfois d'un état morbide, et devient alors une maladie, la maladie du sommeil, d'une gravité qui peut amener la mort.

En effet, si le sommeil repose les sens et les facultés, il les absorbe et les anéantit momentanément. De là, cet oubli plus ou moins total de soi-même, qu'on lui demande trop souvent.

Au jardin de Gethsémani, les apôtres succombaient à ses étreintes, après les émotions et les impressions de cette soirée mémorable : *erant enim oculi eorum gravati.*

Sans doute, il n'y a que quelques heures, ils ont goûté les douceurs de la sainte Eucharistie, savouré l'amour infini du Maître mettant le comble à ses bienfaits. Mais maintenant ils dorment, et le sommeil, c'est l'oubli des bienfaits les plus grands, et l'oubli des engagements les plus sacrés.

Etudions ensemble, et dans toute la sincérité du langage évangélique, cet état de certaines âmes, telles qu'il s'en trouve peut-être parmi vous.

Combien gardent un souvenir reconnaissant et pratique des bienfaits divins dont ils ont été comblés ?

A notre époque d'indifférence vraiment effrayante et de légèreté plus effrayante encore, dans la société qui se respecte, extérieurement du moins, au sein de laquelle devrait s'être réfugiée l'idée chrétienne, qui disparaît de plus en plus des masses populaires, qui songe à se rappeler et la grandeur de son baptême, et les ineffables joies de la Première Communion, et les faveurs spéciales et les grâces particulières reçues du Seigneur ?

Quelle attitude, au milieu des persécutions présentes, inspire ce souvenir, quand il s'impose encore ? Parvient-il à triompher de l'oubli qui résulte fatalement, pour les âmes, de cette torpeur qui les envahit et les engourdit ?

Les angoisses de l'Eglise sont actuellement celles de Jésus au jardin des Olives, et les âmes qui se prétendent chrétiennes parce qu'elles ont été baptisées et prévenues des grâces de Dieu, dorment le sommeil des apôtres...

N'étaient-elles pas sincères, les protestations d'invincible attachement que proféraient les disciples privilégiés, quelques heures avant de s'endormir ? Ne se déclaraient-ils pas prêts à suivre le Maître et jusqu'à la mort ? Et que reste-t-il de ce noble et généreux serment ? Ce qui reste du nôtre.

Dans le sommeil, on ne se souvient plus, et si ce n'est là l'excuse suffisante, c'est du moins la triste

explication de ce qui se passe chaque jour, parmi nous, du point de vue religieux.

Que de serments généreux, que d'engagements écrits et signés, dont il ne reste, dans la vie quotidienne, aucune trace, aucun vestige !

Combien ont juré qu'on pouvait compter sur eux, au moment nécessaire ! Combien ont affirmé que la cause du christianisme était la leur et qu'ils la défendraient jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes, et qui se sont laissé vaincre, non par les redoutables difficultés d'une lutte héroïque, mais par les funestes accès de cet assoupissement général, auquel succombent aujourd'hui les âmes les meilleures, les plus respectueuses de leur propre parole et d'elles-mêmes !

Quoi qu'il en coûte, il faut le reconnaître : les âmes les plus énergiques aussi bien que les plus faibles, s'oublient elles-mêmes dans la torpeur du sommeil, et Jésus aujourd'hui les trouve endormies comme jadis ses apôtres. *Et invenit eos dormientes.*

II. — *Désolante inconscience*

Avec le souvenir du passé, le sommeil fait perdre la conscience du présent ; c'est là le second de ses déplorables effets.

Les yeux appesantis ne voient pas plus le danger qui menace que le devoir qui s'impose. C'est le moment favorable qu'attend l'ennemi pour consommer l'œuvre du mal. Rappelez-vous la parabole de l'ivraie : *Cum autem dormirent homines, venit inimicus.* C'est pendant que les serviteurs fatigués étaient endormis, qu'on a jeté la mauvaise semence dans le champ du père de famille.

Comme elle est actuelle, et plus vraie que jamais, cette parole du saint Evangile ! Et pourquoi favorisons-nous ainsi les audaces des puissances de ce monde ?

Leur fatale entreprise se poursuit avec une assurance, avec une logique, avec un succès véritablement effrayants. Tous les principes de morale, et de religion surtout, sont discutés et mis en question, toutes les bases de l'édifice social sont ébranlées. La famille et la propriété sont profondément atteintes, et les signes précurseurs d'une catastrophe, sinon prochaine, du moins inévitable, se produisent avec la dernière évidence ; et nous dormons, inconscients du péril, ou comme si nous avions peur de nous rendre un compte exact de sa gravité, comme si nos yeux appesantis se détournaient pour ne point le voir : *oculi eorum erant gravati.*

Notre vie se continue comme d'ordinaire, dans le calme d'une sécurité plus apparente que réelle, sans plus de préoccupation des angoisses du présent que des menaces de l'avenir.

Cependant, à des heures aussi décisives s'imposent des devoirs exceptionnels.

Combien y songent ? Combien ont modifié leur vie, dans le sens des exigences actuelles ? Combien ont sacrifié de leur repos, de leurs jouissances, de leurs satisfactions personnelles, aux obligations plus urgentes que jamais, aux tâches de l'Action catholique, par exemple ?

A l'heure déjà lointaine où la France entendait gronder à ses frontières le pas cadencé des armées qui s'apprêtaient à l'envahir, elle eut un élan d'énergie sublime. Tous les partis politiques firent trêve à leurs divisions, et toutes les classes sociales se confondirent pendant quatre années dans une héroïque mêlée.

Hélas ! la cause de Dieu ne provoque plus aujourd'hui de semblables enthousiasmes. Les voix les plus autorisées réclament l'unanimité des efforts et l'union des énergies pour obliger nos adversaires à compter avec nous, à ne plus regarder l'immense majorité des catholiques comme une quantité négligeable.

Ces avertissements, ces supplications, ces ordres, qui nous sauveraient, se perdent trop souvent dans le vide. Le devoir et le danger nous trouvent plongés dans le sommeil. *Et invenit eos dormientes.*

III. — *La coupable inaction*

Enfin, m. f., de cet état résulte une troisième conséquence, non moins funeste que les deux autres : une coupable inaction.

Dans le sommeil, toutes les forces sont paralysées, toute activité éteinte ; c'est l'immobilité ; c'est plus encore, c'est l'inertie la plus complète.

N'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui ?

Incapables de la moindre initiative personnelle, les âmes les meilleures — à part quelques exceptions, qui méritent louange et encouragement, — n'agissent pas ou font des riens.

Chose étrange : à l'heure présente où l'action s'impose, on se renferme dans une paresseuse expectative. On se regarde, on attend, on sent bien la nécessité de tenter quelque chose, mais on n'ose pas commencer ; et comme personne ne commence, on ne fait rien.

Ce n'est pas ainsi que procèdent nos adversaires, et combien nous sommes loin d'égaler leur tactique, leur persévérance et leurs audaces ! La faiblesse de notre résistance décuple leurs forces. Et pourtant c'est contre Dieu, contre le Christ et son Eglise que la guerre se poursuit acharnée.

Le Seigneur peut prendre lui-même en mains sa propre cause et la défendre ; il n'a pas plus besoin de nous que Jésus, au jardin des Olives, n'avait besoin de ses apôtres ; et cependant nous ne pouvons rester les témoins immobiles, pour ne pas dire insensibles, de tout ce qui se passe sous nos yeux, quand nous-mêmes sommes l'enjeu du combat qui se livre.

En effet, si l'Eglise est attaquée, notre liberté religieuse et notre dignité de catholiques le sont en même temps.

Nous ne pouvons donc pas, sans forfaire au plus sacré des devoirs, demeurer dans l'inaction, quand c'est notre propre destinée qui se décide.

Quelle excuse invoquer ? Je n'en connais pas. Quelle explication de cette inconcevable apathie ? J'en connais une : nous dormons encore le sommeil des apôtres à Gethsémani.

Certains cependant n'ont pas le sommeil tranquille, impressionnés qu'ils sont par la gravité des événements qui s'accomplissent chaque jour. Se rendant compte des responsabilités qui leur incombent, ils cherchent à se persuader qu'ils font quelque chose... Ils font des riens.

Ils n'agissent pas, ils s'agitent, et cela dans l'incohérence la plus absolue, comme tous les dormeurs agités.

Que de réunions, que de comités, que d'associations, sans l'ombre d'un résultat sérieux ! Pourquoi ? Parce qu'on néglige, volontairement ou par inconscience, de s'appuyer sur l'unique base solide, l'Evangile du Sauveur.

Toute cette agitation n'est peut-être pas un cauchemar pénible, mais certainement c'est un rêve, à peine capable de nous abuser nous-mêmes. Et ce ne peut être autre chose, car, que peuvent les endormis, sinon rêver ? Et nous dormons encore. *Et invenit eos dormientes.*

* *

Quand le Sauveur, brisé par les angoisses de son agonie solitaire, revint une troisième fois vers les siens, ceux-ci dormaient toujours. Il eut un mot d'affectueuse ironie, et ce fut son seul reproche : « *Dormite jam, et requiescite.* Dormez donc et reposez-vous ! » Puis, comme s'il eût craint de ne pas leur offrir l'occasion de lui prouver leur reconnaissance, il ajouta cette parole que je vous laisse : « *Venit hora.* C'est l'heure. »

Inutile d'insister. Les événements ont leur signification, leur langage, leur éloquence, et souvent c'est par eux que le Seigneur se fait entendre.

Venit hora. C'est l'heure d'examiner sans timidité la situation dans laquelle nous nous trouvons en ce moment.

C'est l'heure, l'heure d'agir en catholiques, conscients de leur foi et organisés dans la soumission à leurs pasteurs ; l'heure de se résoudre aux énergiques efforts aujourd'hui nécessaires. C'est l'heure des grands devoirs et des décisions.

Jésus lui-même nous en prévient : « *Surgite, eamus,* levez-vous et marchons, » dit-il à ses apôtres enfin réveillés. Sachons lui répondre, sortir d'un fatal sommeil et faire face à tous nos devoirs. Ainsi soit-il.

II

LE MÉPRIS DES AVANCES DE JÉSUS DANS L'EUCHARISTIE

Mes frères,

C'est pour le dernier jour de sa vie que Jésus a voulu nous réserver les plus étonnants témoignages de sa tendresse, en instituant le sacrement de la Sainte Eucharistie. C'est le chef-d'œuvre, le triomphe de l'amour poussé jusqu'à ses dernières limites, que sa puissance divine ne peut dépasser. C'est le mystère de l'amour le plus excessif, qui est inséparable des douleurs les plus cruelles.

Le Jeudi Saint, Jésus va réaliser la promesse qu'il a faite à ses apôtres de donner au monde le bienfait de sa présence réelle et de la communion. Il va prononcer les paroles créatrices qui changeront le pain en son corps et le vin en son sang. A cet instant émouvant où il va perpétuer sa présence réelle sur la terre, jusqu'à la fin des siècles, il voit d'avance les douloureuses conséquences du grand acte qu'il se propose d'accomplir.

Il voit distinctement tous les hommes de tous les siècles, nous tous ici présents sous son regard, avec l'attitude que nous avons à l'égard de son divin Sacrement : attitude d'adoration fervente, de reconnaissance et d'amour, de la part des âmes fidèles ; mais aussi, hélas ! de la part d'un trop grand nombre de chrétiens, attitude d'indifférence ou de mépris qui lui vaudra des humiliations, des profanations et des blasphèmes. Il sent, comme nous le sentirions nous-mêmes à sa place, il sent plus vivement que nous, à cause de l'exquise délicatesse de son cœur, il sent l'ingratitude et l'injustice de ces affronts faits à sa dignité, dont il a pleine conscience. Et il savoure jusqu'à la lie toute l'amertume de ces humiliations et de ces ingratitudes, qu'il a voulues et recherchées afin de nous prouver l'ardeur des flammes de sa charité, que les torrents de glace de ce mépris blessant ne pourront ni refroidir, ni éteindre jamais.

Comment mesurer l'immensité de son amour dans la Sainte Eucharistie ? Il faudrait pouvoir compter le nombre et évaluer la grandeur des sacrifices et des douleurs consentis par Jésus pour nous donner ce trésor de sa présence réelle dans nos tabernacles, et l'aliment divin qui doit nourrir nos âmes et les conduire à la vie éternelle. L'Eucharistie est un mystère de foi et un mystère d'amour ; mais c'est aussi un mystère douloureux qui apporte à Jésus de nombreuses et profondes tristesses.

C'est sous cet aspect que je voudrais le présenter ce soir à votre piété, afin de vous exciter à offrir à Notre-Seigneur des consolations et des réparations qui puissent dédommager son divin Cœur des blessures que lui causent tant de profanations et d'outrages.

Trois formidables oppositions se dressaient devant lui pour l'empêcher de prodiguer au monde ingrat et dédaigneux les trésors de l'Eucharistie : l'incrédulité à sa parole ; — l'indifférence ou l'insouciance envers son bienfait ; — le mépris engendré par la trop grande prodigalité de son amour excessif.

I. — *L'incrédulité*

Jésus a vu à l'avance se dresser contre sa parole une *incrédulité* haineuse, railleuse, grossière. Déjà les Juifs avaient murmuré à l'annonce de l'Eucharistie. Ils avaient refusé de croire au plus grand acte de l'amour de Dieu et à sa souveraine puissance : « *Durus est hic sermo.* Cette affirmation est dure à entendre. Elle est insoutenable. Qui peut l'accepter ? » s'écrient les auditeurs, qui s'en vont et ne veulent plus marcher à la suite du Sauveur. « Vous êtes donc scandalisés ! » soupire tristement Jésus, qui cherche à les retenir, en leur demandant d'attendre jusqu'au jour de l'Ascension : ils le verront monter au ciel où il était auparavant, et ils croiront plus facilement à l'Eucharistie. L'annonce de ce nouveau prodige ne les toucha pas davantage, et ils partirent définitivement, sans vouloir plus rien entendre.

Durant l'histoire de l'Eglise, nous voyons des périodes qui reproduisent cette scène de l'Evangile, en particulier au XVIe siècle, à l'explosion du Protestantisme. Ce fut alors que s'éloignèrent du Christ plusieurs nations, l'Angleterre, la Suède et la Norvège, une partie de l'Allemagne et de la Hollande, la moitié de la Suisse. Cette masse imposante s'éloigna surtout à cause de l'Eucharistie, en répétant le cri de la première incrédulité des Juifs : « C'est trop dur à entendre ! C'est impossible à accepter ! » Ce qui devait unir les hommes s'est changé, par leur malice, en instrument de division. Le plus grand don de l'amour divin est devenu l'occasion d'une apostasie gigantesque.

On ne comprend que trop la profonde tristesse de Jésus, prévoyant cette incrédulité qui fait tant de victimes. Ce refus de croire à son amour, n'est-ce pas comme un glaive perçant pour son Cœur si tendre ? Rien n'est plus blessant pour lui que de voir les hommes qu'il aime à l'excès, non seulement repousser ses avances, mais ne pas même croire à la générosité infinie de sa tendresse pour eux.

Il a prévu aussi à l'avance d'autres humiliations

plus amères, des blessures à son Cœur, des outrages plus insolents faits à sa dignité. Il a vu les futures profanations de l'Eucharistie, les sacrilèges sous toutes leurs formes : les communions indignes, le mépris de l'Hostie jetée à terre, foulée aux pieds, et quelquefois emportée pour servir à des abominations. Ces visions horribles d'agonie le font souffrir atrocement ; mais elles ne l'empêchent pas de nous prodiguer les largesses de son amour et d'instituer l'Eucharistie.

« Ils ne me croient pas capable de les aimer jusqu'à un pareil excès, se dit-il, mais ils ne m'empêcheront pas de les aimer jusqu'à la folie. » C'est pour l'homme chose difficile de se croire tellement aimé d'un Dieu ; son cœur est si égoïste et si étroit qu'il ne peut aimer sans profit et sans trouver un avantage intéressé dans son amour.

II. — *L'indifférence*

En dehors des incrédules qui refusent formellement leur foi au mystère de l'Eucharistie, combien désolent le Cœur de Jésus par leur indifférence à répondre au triple bienfait de la présence réelle, de la continuation du sacrifice de la croix et de la communion !

Au moment de s'enfermer dans l'Hostie et dans le tabernacle, Jésus a prévu la solitude et l'abandon où on le laisserait pendant des journées entières. Il attend dans ses églises désertes les visites que réclame son amour, mais bien peu nombreux sont ceux qui lui accordent cette douce satisfaction. La grande majorité des chrétiens n'éprouve aucun attrait ou aucun besoin d'aller rendre visite au prisonnier volontaire du Tabernacle. Ils sauront faire à leurs amis des visites de politesse et de courtoisie, des visites de condoléances et d'intérêt ; mais ils oublient que Jésus est leur meilleur et plus fidèle ami, qu'il les attend et les appelle pour les aider à porter les croix de la vie : « Venez tous à moi, vous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Le grand bienfait de sa présence réelle et permanente ne peut pas suffire à contenter son immense amour. Il veut perpétuer le sacrifice du Calvaire, le renouveler d'une manière non sanglante sur nos autels, jusqu'à la fin des siècles. Victime sans cesse immolée, il veut offrir à son Père son précieux Sang qui efface les péchés du monde et apaise la Justice divine.

Il ira plus loin encore : il dépassera ces excès d'amour en s'unissant intimement à chacun de nous et en se faisant l'aliment et la nourriture de nos âmes dans la sainte communion. « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. Prenez et mangez, ceci est mon corps. » La communion, voilà le dernier aboutissement de tous ses désirs, le terme de sa prodigieuse charité !

Combien de baptisés restent insensibles et indifférents en face de ces prodigalités d'un amour infini ! Ces témoignages multipliés de la tendresse de Jésus ne touchent plus guère leur cœur refroidi. C'est en vain que le Sauveur leur répète à la messe : « Souvenez-vous de moi, souvenez-vous de ma mort cruelle, que j'ai endurée pour vous » ; ils restent obstinément sourds à sa voix suppliante. Jésus se voit délaissé et abandonné dans le cours des siècles ; il voit les appelés au divin banquet déserter la Table sainte et regarder comme une corvée l'obligation d'assister à la messe du dimanche. A cette heure où il va instituer l'Eucharistie, il sait à l'avance et il voit l'accueil froid et glacé que lui réservent ses enfants oublieux et insouciants.

Qu'aurions-nous fait à sa place ? Nous aurions souffert d'une semblable prévision. Découragés par cette indifférence et cette ingratitude, nous n'aurions certainement pas continué d'aimer ceux qui répondaient si mal à notre amour. Jésus, au contraire, ne se laisse pas rebuter par ces oublis et ces dédains ; il s'obstine à nous donner tous les trésors de son Cœur, et il se fait gloire de ne pas se laisser vaincre ni arrêter par aucun dédain. Mais qui pourra dire ce qu'il lui en coûta, à ce moment où son Cœur pouvait encore souffrir ?

III. — *Le mépris pratique*

Jésus ressent profondément la douleur d'une troisième blessure que lui font ceux qu'il aime si passionnément : celle du *mépris pratique* en réponse à l'excès de son amour infini. Il accepte encore cette autre conséquence de la malice humaine, qui dénature les biens les plus précieux. La multiplicité du sacrifice de la messe, sa fréquente répétition, accomplie souvent sans solennité ni éclat, avec la plus grande simplicité, dans les plus modestes églises, comme dans les plus pauvres chapelles des missionnaires, ne risque-t-elle pas d'en diminuer le prix et l'excellence aux yeux des chrétiens tièdes, à la foi hésitante, qui ne jugent de la valeur des choses que d'après leurs sens ?

La familiarité et la facilité des relations que nous avons avec Jésus dans l'Hostie, n'engendre-t-elle pas souvent la routine et le laisser-aller dans la fréquentation du plus saint de nos mystères ? Afin de nous permettre d'approcher plus près de lui, Jésus a consenti à se dépouiller de tout son prestige, de toute sa dignité extérieure qui ravissait les trois apôtres sur le Thabor, pour n'être plus qu'une frêle hostie impuissante et qu'un moindre souffle emporte. Cet anéantissement voulu lui a été douloureux, car combien de fois ne fait-il pas oublier le respect dû à sa majesté cachée !

Dans notre appréciation, l'Eucharistie ne devient-elle pas comme un objet vulgaire auquel on accorde une estime médiocre ? Car nous n'apprécions la valeur des choses que d'après leur éclat sensible, et nous sommes portés à dédaigner ce que nous trouvons facilement et sans effort.

Si Jésus ne résidait qu'à Rome et s'il n'y avait qu'un seul tabernacle pour toute l'Eglise ; si le privilège d'offrir le saint sacrifice de la messe était réservé au Souverain Pontife et seulement quelquefois dans l'année, est-ce que la Présence réelle et la sainte messe ne prendraient pas à nos yeux des proportions plus grandioses, une majesté qui imposerait plus de respect pour l'Eucharistie ? Ce grand sacrement ne serait pas exposé à être déprécié et à perdre de son excellence à cause de l'accoutumance et de la routine inhérente à la faiblesse humaine.

Qui donc tient cet étrange raisonnement ? C'est la prudence humaine, toujours étroite et qui mesure tout d'après l'intérêt et le profit espéré. Elle est condamnée par la sagesse divine, que le monde appelle folie et qui est plus sage que celle des hommes. C'est la folie de la croix ! Jésus aime passionnément nos âmes, malgré tous les obstacles qui s'opposent à son action divine. Il souffre douloureusement au moment d'instituer l'Eucharistie, de cette

ironie cruelle qui blesse son amour, en voyant ses bienfaits dépréciés et perdant de leur valeur parce qu'ils sont multipliés avec une excessive largesse. Mais cette triste conséquence n'a pas refroidi son ardente charité, ni mis d'obstacle à ses prodigalités à notre égard.

* *

M. f., nous comprenons mieux comment le mystère de l'Eucharistie a été un mystère douloureux pour Jésus, quand nous entendons sa plainte amère adressée à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui vous a tant aimés et qui n'a rien épargné pour vous témoigner son amour, et pour reconnaissance, je ne reçois que des ingratitudes par le mépris, les irrévérences, les sacrilèges, les froideurs que les hommes ont pour moi dans le sacrement de mon amour. » Jésus a vu à l'avance tous ces mépris et ces délaissements, il les a pleurés, il les a expiés dans sa Passion.

Mais une autre vision est venue le consoler de cet horrible spectacle : c'est la vision de l'Eucharistie adorée, aimée, fréquentée, reçue, défendue par de nombreux fidèles ; c'est le spectacle des splendides manifestations eucharistiques, des magnifiques Congrès ; de ces phalanges d'enfants qui accourent, dociles à l'appel de l'Eglise, pour se nourrir du Pain des forts. A cette vision consolante, les yeux de Jésus se remplissaient de larmes de joie, en songeant aux heureux qu'il ferait jusqu'à la fin des temps, et aux consolations que ceux-ci devaient lui procurer pour le dédommager des ingratitudes dont il est trop souvent l'objet dans l'Eucharistie. Répondons chacun à l'amour qu'il a eu pour chacun de nous. Disons-lui : « Vous m'avez aimé, moi qui ce soir suis présent ici ; vous m'avez aimé personnellement, nommément ; vous avez voulu vous faire le compagnon de mon existence à moi, vous faire ma victime à moi et l'aliment de mon âme à moi, comme si j'étais seul au monde. » Offrons-lui des réparations pour les outrages qui sont faits à son divin Cœur si aimant. Allons souvent lui rendre visite à l'église ; sachons prélever sur nos journées la part de Jésus, en assistant au sacrifice de la messe avec les dispositions qui l'animent à l'autel ; en y communiant fréquemment, afin de puiser dans la divine nourriture les forces nécessaires pour suivre le Sauveur dans toutes les étapes de la vie chrétienne et aboutir à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

I

LE TRIOMPHE DU SANG DIVIN

Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo, et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo.

Le Christ nous a aimés, et nous a lavés de nos fautes dans son sang, et a fait de nous des rois et des prêtres de Dieu son Père.

(Apoc., I, 5, 6).

Mes frères,

Au soir de ce jour qui vit jadis se consommer l'œuvre de notre rédemption sur le Calvaire où Jésus mourait entre deux larrons, sous les yeux de sa Mère qui se tenait debout devant sa croix sanglante, au lieu de vous retracer les douloureuses angoisses de la Passion, je voudrais vous faire souvenir des admirables fruits de salut qu'elles ont produits. Le Christ, notre Sauveur très aimant, en arrosant nos âmes de son sang précieux, y a fait germer trois grandes choses qu'il nous sera bon d'étudier aujourd'hui ; je veux dire : 1° la purification de nos âmes, 2° notre royauté, et 3° notre sacerdoce. Comprenant mieux ces merveilles, nous chanterons d'un cœur plus ardent : *O Crux, ave, spes unica !*

I. — *Purification de nos âmes*

Le premier triomphe du sang divin, c'est la purification de nos âmes.

1. Et certes, leur souillure était affreuse. Rappelons-nous le jour où nous sommes, et nous pourrons sonder plus profondément la plaie faite par le péché à ces âmes. Dieu le Père a vu sur le corps sacré de son divin Fils la charge non pas de ses péchés à lui, mais celle de nos iniquités à nous, et ce poids a écrasé Jésus-Dieu qui pliait sous le lourd fardeau, et cette ressemblance de Jésus avec l'homme pécheur a suffi pour attirer sur son innocence toutes les foudres, tous les châtiments les plus pénibles, de la part du meilleur et du plus aimant des Pères. Et cela nous étonne, et nous ne pouvons comprendre la malice du péché ! Cependant, quand un enfant se fait un jeu cruel de contrister sa mère, ne disons-nous pas que c'est un malheureux, un ingrat, un monstre ? Pourquoi réserver nos rigueurs pour les blessures faites à l'humanité, alors que l'offense à la Divinité est bien plus grave ? Dieu est le meilleur des pères pour chacun de nous. Ne pas lui accorder l'obéissance, l'amour qu'il demande, n'est-ce pas une ingratitude bien plus monstrueuse ? Et c'est ce que nous avons fait par le péché.

Nous avons fait bien pis encore : nous avons traîné dans la fange de toutes les hontes l'image de Dieu, que dis-je ? le sang d'un Dieu que nous portions en nous. Créés à l'image de Dieu, nous devions publier partout, par une représentation fidèle de ses qualités, la splendeur de son être, sa gloire extérieure. Fils de Dieu par cette ressemblance, quoique d'une manière imparfaite, nous avons dégénéré, nous avons contracté la seule mésalliance qui soit vraiment triste et coupable, nous avons permis à notre âme de s'unir au péché. Et ainsi nous sommes devenus pour Dieu un objet d'horreur et de dégoût, comme l'enfant de noble famille qui s'est dégradé.

2. Cette souillure, avons-nous le droit de la garder ? Cette mésalliance, avons-nous le droit de la conserver ? Non, nous devons rompre l'alliance coupable avec le mal, nous devons laver la souillure qui couvre nos âmes et fait l'horreur de Dieu. Dieu, ce Dieu aimant et glorieux, a tout fait pour sa gloire et son service, et notre glorieuse destinée c'est de faire un jour l'ornement de son ciel. Le monde est comme un beau palais dont toutes les parties doivent, par leur magnificence, chanter la richesse et la puissance du Maître et Seigneur qui l'occupe. Nous sommes comme le bois, la pierre, le verre, comme tous les matériaux informes qui doivent, travaillés et adaptés par l'ouvrier habile, concourir au charme et à la splendeur de l'ensemble. Et si tous les hommes étaient purs comme ils doivent être, parfaits dans l'ordre voulu par Dieu, si chaque homme, pierre de l'édifice formé à la gloire du Maître, était poli, orné, placé au lieu convenable, jouant de la façon la plus parfaite le rôle qui lui appartient, est-ce que la société ne serait pas merveilleuse de beauté et d'harmonie ? Détruisons dans le monde la tache du pé-

ché, et nous aurons un monde béni de Dieu, fécond pour le bonheur et la gloire, fécond aussi pour l'éternité. Car, ne l'oublions pas, un jour viendra où l'ivraie du mal sera impitoyablement séparée du bon grain. Dans les greniers du père de famille, les mauvaises herbes ne seront pas admises. Au banquet des noces de l'Agneau, la robe nuptiale devra être digne de l'éclat divin de ces noces ; elle sera d'une blancheur immaculée, grâce aux purifications voulues par nous, imposées par Dieu, car rien de souillé n'entre dans le ciel.

3. Et le moyen efficace de purifier nos âmes de leurs souillures, pour les préparer au festin nuptial, n'est autre que le sang du Christ.

Au chap. VII^e de l'Apocalypse, S. Jean voit des élus revêtus de robes blanches. Et l'un des vieillards entourant le trône de Dieu lui dit : « Ceux-là sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. » Voilà bien indiqué le moyen de purifier nos âmes. Plongeons-les, comme ces élus l'ont fait, dans le sang de l'Agneau pascal immolé pour nous. Par les saintes ardeurs de l'amour repentant, efforçons-nous de retrouver la pureté de la conscience et les splendeurs de la grâce sanctifiante. Beau miroir sans tache, notre âme reflètera de nouveau les rayons du Soleil de Justice.

S. Jean nous le dit ailleurs (I Jo., I, 7) : « C'est le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui nous lave de tout péché. » Et cela est bien évident : la Rédemption n'ayant pas d'autre but que le salut de l'homme, et la voie nécessaire pour ce salut de l'homme étant cette purification, celle-ci sera nécessairement le premier fruit du sang précieux. Le sang de l'Agneau pascal mangé par les Hébreux, symbole du véritable Agneau de Dieu, préservait les maisons des coups de l'Ange exterminateur. Le sang du Christ sera mille fois plus puissant contre les vengeances de la justice divine.

Après-demain, nous devons manger la Pâque, c'est-à-dire le corps du Christ, « *in azymis sinceritatis et veritatis*, dans les azymes de la sincérité et de la vérité. » Nous devons « repousser le vieux ferment, afin d'être une pâte nouvelle toute fraîche et toute pure. » Et cela, « parce que le Christ, notre Pâque, a été immolé. » Il est donc notre Modèle et il doit, par son sang, réaliser en nous cette pureté de cœur, cette absence de souillures qu'il attend de nous. Hâtons-nous donc de recevoir l'application du sang divin dans le sacrement de Pénitence, et nous aurons l'âme pure pour la communion pascale.

II. — *Royauté de l'homme*

A cette pureté, le sang divin devra ajouter une seconde prérogative, en remportant un second triomphe : il fera de nous des rois.

1. Ah ! qui dira combien et de quels désirs brûlants l'homme aspire à la domination, au point de tout tenter, de briser tous les obstacles et quelquefois de commettre tous les crimes, pour y arriver ! Combien ne voit-on pas, dans l'histoire, de ces ambitieux sans scrupule qui par le crime ont fait place nette et ont assis dans le sang leur pouvoir tyrannique !

Mais, chose étrange, les meilleures âmes échappent difficilement à ce désir de monter. Ouvrons S. Matthieu au chap. XX^e : quel étrange spectacle ! La mère des fils de Zébédée demande au Sauveur que ses deux fils, Jacques et Jean, soient placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume, et l'Evangile nous apprend qu'elle n'est en cela que le porte-parole des deux apôtres qui n'osent demander eux-mêmes. Et pourquoi les dix autres s'indignent-ils contre cette prétention des deux frères ? N'est-ce point parce que leurs prétentions sont en opposition avec celle-là ? Rivaux en ambition, ils se condamnent mutuellement, malgré toutes les leçons, tous les exemples d'humilité donnés par le divin Maître.

N'avons-nous pas en nous-mêmes la preuve palpable de cette soif des honneurs ? N'est-il pas vrai que nous cherchons toujours à monter, à nous hausser au-dessus des autres, à prendre le pas sur ceux qui nous entourent ? Et quand on nous fait reculer à une place inférieure, quand on a l'air de nous dédaigner, quand on semble nous donner avec parcimonie les hommages de respect et d'obéissance auxquels nous croyons avoir droit, quel dépit, quelle rage ! On nous blesse alors à la prunelle de l'œil, on attire toutes nos rancunes. Voyez partout l'esprit de révolte qui s'exalte jusqu'à l'émeute, qui bouleverse tout, qui veut tout réformer ou plutôt révolutionner. On ne veut plus obéir. « Ni Dieu ni maître ! » c'est le cri qui retentit partout.

2. Mais dans ce désir inné de dominer, est-ce que tout est condamnable ? Non ; il y a quelque chose de légitime, je dirai même quelque chose de commandé. Car Dieu veut que sa créature arrive par une marche ascensionnelle à la perfection relative qu'elle doit atteindre, et toute marche est synonyme de progrès, d'effort continu vers un but. Quand l'Eglise nous fait dire à chaque messe le *Sursum corda*, « En haut les cœurs ! » elle n'est que l'écho des Saintes Ecritures qui partout nous excitent, au nom de Dieu, à grandir, à monter. Et la sentence pour les justes, qui sera prononcée au Jugement, montre bien que nous sommes appelés à régner, à dominer : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la constitution du monde. » (Mt., XX, 23). Un royaume, mais un royaume organisé pour nous spécialement par la sagesse et la bonté du Tout-Puissant, n'est-ce pas de quoi justifier toutes nos prétentions, et diriger dans la bonne voie toutes nos ambitions ?

Oui, soyons fiers, nous sommes fils de noble race, de race divine, et par conséquent appelés à de hautes destinées. Notre grand tort ici-bas n'est pas d'avoir de l'ambition, mais de l'avoir mal placée, de la borner à un paradis sur terre alors que nous sommes faits pour le paradis du ciel. A nous, chrétiens, les espérances immortelles ; à nous la royauté qui ne connaît point de limites, ni de bouleversements, la royauté qui durera aussi longtemps que Dieu.

3. Et c'est encore le sang divin qui réalise cette merveille de notre royauté. Et cela se comprend par un simple raisonnement. La royauté s'acquiert par l'hérédité ou par la conquête. — Par l'hérédité, les rois qui succèdent sont les fils des rois qui ne sont plus, le même sang circule dans leurs veines, ils sont de la même famille. Nous, m. f., nous sommes les héritiers de Dieu, les cohéritiers du Christ, par la grâce du sang précieux qui met en nous la ressemblance de famille, qui fait de nous les fils de Dieu, les frères du Christ, destinés à partager un jour le trône éternel de ce Roi des siècles. Heureux sommes-nous, pauvres créatures humaines, « misérables en ce monde, mais riches par la foi, héritiers du royaume que Dieu a promis à ceux qui l'aiment. » (Jac., II, 5). Aimant Dieu, nous serons rois par héritage.

Nous le serons par conquête, en élargissant par nos luttes vaillantes l'empire du Christ en nous et dans les autres. Le chrétien, fortifié par la grâce, bon soldat du Christ, est heureux ; « après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » Ce royaume du ciel, il faut le gagner, il faut en faire la conquête. « Celui qui vaincra possédera ces choses » ; le sang précieux du Fils lui ouvrira les portes de la cité sainte. (Hébr., x, 19).

III. — *Sacerdoce de l'âme chrétienne*

A la royauté de la domination s'ajoute, par la grâce du sang divin, une prérogative supérieure encore, qui nous fait entrer dans la divinité. Le sang du Christ, c'est l'onction qui nous consacre prêtres.

Nous aurons l'intelligence de notre sacerdoce en comprenant les deux idées qui le rendent complet et parfait.

1. La première idée, c'est que nous devons être l'encens qui se consume en parfum d'agréable odeur pour faire parvenir à la divinité l'adoration, le culte suprême dû par l'humanité. Cette destruction de l'encens exprime admirablement le premier privilège essentiel au sacerdoce : sacrifier la vie, toute vie créée, pour reconnaître que l'Etre parfait, Dieu, mérite seul de vivre et que tout être différent de cet Etre suprême doit retourner, laissé à ses seules forces, au néant d'où il est sorti. Nous savons par l'histoire de toutes les religions que le sacrifice ou l'immolation d'une victime a toujours été l'acte d'adoration par excellence, usité chez tous les peuples comme acte suprême du culte.

2. L'encens qui se consume à la gloire de Dieu ne se consume pas sans faire descendre sur la vie de l'être créé qui l'offre en sacrifice une vie plus intense, plus complète, plus abondante en joies et en gloires. C'est là, en effet, la divine réponse aux attaques des méchants qui accusent Dieu de dureté parce qu'il demande le sacrifice, l'immolation aux hommes. C'est que Dieu est l'Amour incréé qui ne veut pas la mort des vivants, mais qui veut leur amour. Le sacerdoce du chrétien ne sera donc que l'acceptation par amour, et en union avec celui de la Grande Victime, de tous les sacrifices, même celui de la vie.

Mais Dieu ne se laissera pas vaincre en amour : se contentant de l'immolation plus ou moins fictive et incomplète de l'homme, il y répondra par le don surabondant de toute vie. Lui-même nous dit qu'il est venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons abondamment. (Jo., x, 10). « Et le Christ est mort pour tous, » a versé son précieux sang pour tous sur le Calvaire, « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort pour eux et qui est ressuscité. » (II Cor., v, 15).

* *

Comprenons, m. f., et surtout pratiquons ces choses. Comptons sur le sang divin qui nous donne la vie par la mort, qui fait de nous des saints, des rois et des prêtres. Soyons fiers d'avoir à notre disposition ce sang précieux, et sachons l'utiliser par l'assistance régulière et pieuse à la sainte messe, où il est répandu mystiquement pour nos âmes, et par la réception plus fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie qui nous diviniseront de plus en plus et nous obtiendront, par leur travail constant dans nos âmes, la perfection de la sainteté, de la royauté et du sacerdoce. Ainsi soit-il.

II

LA TRAHISON DE JUDAS

Juda, osculo Filium hominis tradis ?
Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ? (Luc, XXII, 48).

Mes frères,

L'heure de la puissance des ténèbres était venue. Déjà l'obscurité du jardin des Oliviers s'éclairait de lueurs étranges, et les pas pressés d'une troupe en marche résonnaient dans le silence de la nuit.

Les prophètes l'avaient prédit : ce seront les siens qui seront les premiers bourreaux du Sauveur, c'est par eux qu'il souffrira ses plus cruelles douleurs. Il doit tomber aux mains de ses ennemis, mais ce sera par la trahison d'un des Douze

Remarquez cette expression : *l'un des Dou·e.* L'Evangile la répète plusieurs fois, comme si le nom d'un traître ne devait pas souiller ses pages, mais plutôt devait être caché sous le voile de l'anonymat : *l'un des Douze.*

Quelle fut donc l'œuvre de ce misérable? Le monde entier le sait, car si l'action de Madeleine parfumant les pieds du Sauveur est partout glorifiée, comme elle le sera toujours, le nom de Judas est à jamais et partout couvert d'opprobre et devenu la suprême injure.

Ce n'est donc pas sans hésitation, surtout sans répugnance, que j'ai cru devoir m'arrêter ce soir à ce honteux souvenir ; mais il m'a paru nécessaire de traiter ce pénible sujet, parce que le fils de perdition n'a pas complètement disparu de ce monde ; il se continue, se survit à lui-même, et l'on rencontre encore aujourd'hui des êtres capables de son immonde besogne.

Voyons donc, m. f., comment Judas *prépare*, comment il *accomplit*, comment il *expie* son forfait.

I. — *Comment Judas prépare son crime*

Quand la justice humaine veut se renseigner exactement sur la culpabilité d'un criminel, elle cherche, à l'aide des enquêtes les plus minutieuses, des témoignages les plus sûrs, à connaître les mobiles qui l'ont fait agir et les moyens qu'il a mis en œuvre pour parvenir à son but.

1. L'âme de Judas était dévorée d'une soif ardente, dont sont atteintes aujourd'hui presque toutes les âmes, d'un mal qui fait toujours d'innombrables victimes dans presque toutes les classes de la société, d'une insatiable passion qui corrompt tout ce qu'elle touche, et qui seule suffit à faire tous les traîtres : Judas aimait l'argent.

Ses aptitudes natives, et plus encore ses instincts excités l'avaient plus ou moins désigné pour la fonction qu'il remplissait dans l'entourage du Sauveur. Il était en quelque sorte le trésorier de la petite troupe apostolique.

Bien que les ressources de Celui qui n'avait pas où reposer sa tête ne dussent pas lui laisser de sérieux bénéfices, il en tirait cependant quelque profit, et sa gestion, plus que louche, fait dire à S. Jean qu'il volait : *fur erat* (XII, 6). Il suivait donc le Rédempteur, escomptant à l'avance la situation qu'il occuperait dans son royaume terrestre, et plutôt par avarice que par dévouement.

Comprit-il son erreur, dans cette dernière semaine ? Vit-il plus nettement que le Maître serait certainement mis à mort, avant que lui, Judas, eût suffisamment rempli sa bourse ? Toujours est-il

qu'examinant à froid l'affaire dans laquelle il se trouvait engagé, consultant son intérêt personnel, il conclut cyniquement : « Puisque Jésus me rapporte si peu, je le vendrai. »

Pour arriver à ce résultat, il fallait auparavant se vendre lui-même. Cette honte n'était pas de nature à l'arrêter longtemps, et le mardi soir, il s'en alla en secret trouver les ennemis du Sauveur, réunis pour en finir avec le Nazaréen.

Ceux-ci ne reculaient que devant la crainte d'un soulèvement populaire, et cherchaient le moyen de s'emparer de leur victime sans s'exposer à une émeute. Leur conseil se prolongeait inutile, quand Judas arriva et leur fit sa proposition : « Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai ? »

Les princes des prêtres, non moins avides que Judas lui-même, et qui, pour avoir Jésus, auraient donné des monceaux d'or, se rendent compte que l'abominable trahison coûte peu à celui qui la propose, et ils lui offrent un prix dérisoire : « Trente pièces d'argent, » répondirent-ils. C'était le prix d'un esclave ; mais c'était aussi la somme indiquée par les prophètes.

Aussi peu perspicace que lâche, sans discuter le prix proposé, le traître accepta le marché. Peut-être aurait-il obtenu davantage, mais il était pressé de terminer au plus tôt cette affaire qui l'enfiévrait.

2. Quel honteux trafic, aussi digne des acheteurs que du vendeur ! Quelle scène écœurante ! Dans quel abîme l'amour de l'argent peut-il précipiter une âme !

Flétrissons sans pitié, m. f., ce Judas immonde, avili, désormais au-dessous de toute injure ! Mais en même temps demandons-nous, devant notre conscience, si les calculs des princes des prêtres et du disciple infidèle n'ont jamais été les nôtres.

Depuis trente ans, ne s'est-il pas rencontré parmi les chrétiens de France, des gens qui trouvent que leur religion leur coûte trop cher, et qui lésinent quand il s'agit de faire leur offrande au Denier du culte, comme les princes des prêtres ont lésiné quand il s'agissait de payer Jésus ?

J'y consens : il y a loin de ces chrétiens plus pratiques que généreux, à ces nouveaux Judas qui, la mort dans l'âme, disent-ils, ont sacrifié le Christ à leurs ambitions personnelles, à l'avenir de leurs enfants, aux exigences des partis au pouvoir.

II. — *Comment il l'accomplit*

1. Le pacte conclu, la somme versée, Judas n'a plus qu'à s'exécuter.

Il a demandé le secret sur son abominable marché ; mais il sent bien que les apôtres et Jésus n'ont en lui que la confiance qu'il mérite, et ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'il va les retrouver.

Cette fois, il n'a pas été chargé de préparer la Pâque. Cependant il importe à la sécurité de son infâme complot qu'il y participe, et le démon dans l'âme, dit l'évangéliste, il se laissa laver les pieds par le Sauveur, qu'il entendit lui faire cette allusion directe : « Vous êtes purs, mais pas tous. *Non estis mundi omnes.* »

Quelques instants plus tard, il saisit cette affirmation plus précise : « *Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me.* Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira. » Tous protestent indignés : « Serait-ce moi, Seigneur ? — Celui, répond le Maître, qui mange à ma table ; » puis, tout bas à Judas qui demande à son tour : « Serait-ce moi ? — *Tu dixisti.* Tu l'as dit. »

La rougeur de la honte monta-t-elle au front du traître ? Comprit-il enfin que sa place n'était plus aux côtés de Celui qu'il avait vendu et qu'il allait livrer ? L'heure du rendez-vous avec ses complices avait-elle sonné ?... Judas quitta le Cénacle et s'enfonça dans la nuit. *Erat autem nox.*

Quelle hypocrisie ! Quelle audace ! Quelle possession de lui-même ! Sentir son crime découvert et dénoncé par sa propre victime, et ne pas s'arrêter !

Il était déjà trop loin pour reculer, il lui fallait aller jusqu'au bout. Sans doute, il pouvait manquer à son infâme promesse ; mais il ne s'appartenait plus : il avait touché l'argent, il avait été payé.

Quelle redoutable puissance, m. f., que celle de l'argent ! Que de victimes a déshonorées cette soif insatiable d'avoir ! Que d'âmes ont été corrompues, à jamais perdues, par cet amour des richesses ! Ah oui ! le veau d'or a toujours des adorateurs et, comme jadis, la vertu passe après les écus, *virtus post nummos.*

2. Cependant le traître avait hâte d'achever sa besogne, et selon l'ironique injonction du Sauveur : « *Quod facis, fac citius.* Ce que tu fais, fais-le plus vite ! » il pressa ses nouveaux maîtres de se rendre au jardin de Gethsémani, où lui-même se chargea de les conduire.

X Il ne surprit pas sa victime, et peut-être put-il l'entendre dire : « Celui qui me trahit est près d'ici. *Ecce qui me tradet, prope est.* » A ce moment même, il se trouva devant Jésus. Comme c'était convenu, pour éviter toute erreur et bien désigner celui qu'il fallait prendre et garotter, il s'avança vers lui : « Maître, lui dit-il, je vous salue. *Ave, Rabbi,* » puis il l'embrassa. *Et osculatus est eum.*

Alors Jésus, comprimant le flot de dégoût qui dut monter à ses lèvres, sans même essuyer son visage profané, sali par le baiser de l'infâme, eut la force de cet affectueux et sublime reproche : « Mon ami, pourquoi donc êtes-vous venu ? Vous trahissez le Fils de l'homme, et par un baiser ! »

L'ineffable douceur de la voix divine éveilla-t-elle un remords, produisit-elle une impression quelconque dans l'âme du misérable ? Il est à craindre que non, car il était tombé trop bas.

M. f., si nous nous indignons au souvenir de ce baiser mortel, souvenons-nous aussi qu'il s'est trouvé, parmi les amis et les disciples de Jésus, d'autres Judas, non pour le livrer aux mains des Juifs, mais pourtant pour le trahir encore.

De nos jours, autour de nous, parmi nous peut-être, il se rencontre des hypocrites, qui parfois ont Jésus sur les lèvres, et depuis trop longtemps ne l'ont plus dans le cœur. La race des Judas n'est pas éteinte, et les traîtres ne manquent pas, même parmi les rachetés du Sauveur. C'est une vérité douloureuse à constater, mais c'est.

III. — *Comment il l'expie*

1. Judas avait gagné ses trente pièces d'argent, c'est-à-dire un billet de 500 fr. de notre monnaie dévaluée. C'était le prix qu'il avait estimé sa victime et son honneur personnel.

Après le guet-apens de Gethsémani, très probablement afin de voir comment les choses allaient tourner, et suivant le cortège, il se dirigea vers la demeure des Grands-Prêtres.

Il entendit condamner Jésus.

Le vendredi, dès la première heure, au moment où les prêtres préparaient le sacrifice matinal, il monta les degrés du parvis intérieur, d'un pas tremblant, la tête penchée comme sous l'accablement d'une immense douleur ; ses mains remplies et crispées se cachaient sous son manteau ; ses lèvres frémissantes laissaient échapper des paroles entrecoupées.

Le châtiment du traître commençait.

Indifférents et dédaigneux, ses nouveaux maîtres vaquaient aux fonctions de leur lucratif ministère, sans même remarquer sa présence :

« J'ai péché, leur cria-t-il d'une voix sourde, j'ai livré le sang du Juste. » Un ricanement lui répondit : « En quoi cela nous regarde-t-il ? C'est ton affaire. » Et pour lui témoigner leur insolent mépris, tous lui tournèrent le dos.

Voilà donc ce qu'il recueillait de son crime. Les hommes auxquels il s'était vendu, ceux-là mêmes le méprisaient. Il n'avait plus à compter sur eux, puisqu'il leur était désormais inutile.

Le remords et le dépit déchiraient son âme ; dans un mouvement de rage et de honte il leur rejeta, sur la mosaïque qui formait le pavé du Temple, le prix de son forfait ; puis, évitant tous les regards, dans un élan furieux, il se précipita vers les escaliers qui conduisaient à la vallée du Cédron.

L'énormité de son crime lui apparaissait dans toute son horreur. Les cris de la foule en délire, le triomphe des sectaires, l'indignation des apôtres, l'inique condamnation de sa victime, qui maintenant attendait résignée la mort de la Croix : tout cela c'était son œuvre, et comme incapable de supporter un pareil fardeau, croyant se soustraire aux remords qui le brûlaient, il se pendit lui-même, et termina par une lâcheté suprême son existence qu'il eût mieux valu ne jamais commencer.

Epouvantable et mystérieuse destinée, qui n'est pas sans jeter de salutaires lumières dans l'âme des coupables.

2. Car enfin, ce Judas, il avait été choisi par le divin Maître pour être l'un des apôtres de l'Evangile. Il devait s'asseoir sur un trône et juger les douze tribus d'Israël. Il devait, jusqu'à la consommation des siècles, être la gloire du Christianisme. Et il en reste l'éternel opprobre. De quelle hauteur est-il tombé si bas ! Insondables rigueurs de la divine Justice !

Le chrétien qui trahit son Dieu se trahit luimême. Il forfait à sa vocation, comme à son honneur, et seul il est responsable de son crime et du châtiment qui l'expie.

C'est l'enseignement qui découle de ces tristes souvenirs, qu'il fallait évoquer parce que la sinistre physionomie de Judas, quelque maudite qu'elle soit, apparaît trop souvent encore au sein de la famille catholique.

Il y a là des âmes qui font les affaires des ennemis du Christ, plus ou moins ouvertement, qui sont au service des sectaires et des persécuteurs, dont ils apprécient et reçoivent les faveurs, tout en gardant les apparences d'une fidélité que leur impose plutôt leur condition sociale que leurs convictions religieuses.

Il y a des âmes qui, si désintéressées qu'elles veulent paraître, se livrent à des calculs qui les déshonorent et les mettent sur le chemin glissant de la trahison. Certaines conciliations d'intérêt personnel avec tout un passé de pratiques chrétiennes, sont absolument impossibles ; car nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent : c'est la parole de l'Evangile. Et presque toujours, c'est l'argent qui fait les Judas.

* *

Mais je n'insiste pas davantage sur ce triste sujet, et je termine par une consolante remarque de S. Augustin.

Ce grand docteur, rappelant l'insensée restitution que le traître voulut faire avant de se suicider, a écrit ceci : « Il rend le prix qu'il a vendu son Maître, et il méconnaît le prix que son Maître l'a payé lui-même. »

Qu'elle est profonde, cette parole ! qu'elle est actuelle !

A notre époque, où tant d'âmes avilies par la convoitise et les attraits de la fortune sont à la merci des plus offrants, où tant d'âmes rachetées par la mort du Sauveur sont encore à vendre, que ne discutent-elles pas les propositions et les offres de leurs acheteurs en songeant au prix que Jésus les a payées ! « *Pretio magno empti estis,* vous avez été achetés un grand prix, » dit S. Paul, et, continue S. Pierre, « ce n'est pas avec de l'or et des valeurs périssables que vous avez été rachetés, mais par le précieux sang du Christ. » Or, est-il ici-bas une richesse capable d'égaler cette rançon divine ? Non ! mille fois non !

Sachons donc, m. f., nous estimer à la valeur qu'a fixée l'amour du Sauveur Jésus ; souvenons-nous que nous sommes à lui, et pour toujours, parce que seul il est digne de nous posséder. Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XIX

Dimanche des Rameaux

DISPOSITIONS REQUISES POUR LA COMMUNION

Mes frères,

Jésus-Christ sort de Béthanie. Entouré de ses disciples, il se dirige vers Jérusalem. Son arrivée met en joie les foules que la fête de Pâques avait attirées. L'enthousiasme se manifeste à la mode orientale : les uns étendent leurs vêtements sous les pas du Sauveur ; d'autres coupent des branches d'arbre et en couvrent la route. Ceux qui marchent devant lui et ceux qui le suivent crient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! »

Cette fête est l'image de la fête tout intime à laquelle l'Eglise nous convie en ce saint temps et que Jésus désire avec une divine passion : je veux dire son entrée triomphale dans notre âme par la sainte communion.

Mais cette venue du Sauveur dans nos âmes requiert des préparatifs, des dispositions. Le catéchisme en distingue deux sortes : les unes concernent le corps, les autres l'âme.

I. — *Dispositions du corps*

L'Eucharistie est une nourriture divine ; aussi le respect que nous lui devons demande qu'on la reçoive avant toute autre nourriture. Voilà pourquoi l'Eglise exige des communiants un jeûne rigoureux, appelé jeûne eucharistique.

Il est vrai que Notre-Seigneur n'institua l'Eucharistie et ne communia ses Apôtres qu'après avoir

mangé l'Agneau pascal. Et ce fait conduisit les premiers chrétiens à communier après un repas pris en commun, les agapes ou repas de charité, dont les riches faisaient principalement les frais et auquel les pauvres étaient invités.

Cet usage ne dura pas longtemps. Les épîtres de S. Paul nous apprennent que de graves abus se glissèrent dans ces agapes. Alors les Apôtres décidèrent qu'on ne communierait plus qu'à jeun. Et au IVe siècle c'est la pratique universelle, sauf de très rares exceptions.

Donc le communiant, d'après la loi de l'Eglise, doit n'avoir pris, depuis minuit, ni nourriture, ni boisson, ni médecine quelconque, même en minime quantité. Il y aurait faute grave à communier sans être à jeun.

En plus de ce jeûne qui est rigoureusement requis, il est bon de se préparer à cette grande action dès la veille par quelques mortifications. Car, dans la communion, nous recevons Notre-Seigneur à l'état de victime. Sans doute, le Christ ressuscité ne meurt plus, mais par un miracle de sa toute-puissance, il est, sur l'autel comme sur le Calvaire, immolé. Or la communion est une participation au sacrifice de la messe par la manducation de la victime. Donc, puisque vous recevez Jésus à l'état de victime, vous avez à vous immoler, c'est-à-dire à vous imposer des sacrifices. Le Sauveur demande des chrétiens qui soient semblables à lui ; la divine Hostie a besoin de trouver des hosties humaines pour se communiquer à elles sans réserve.

De plus, m. f., par le même sentiment de respect pour la sainte Eucharistie, le communiant ne doit s'approcher de la Table sainte qu'avec une attitude recueillie et une mise correcte. « La femme ne doit entrer dans la maison de Dieu que décemment vêtue d'un habit montant et la tête couverte, parce que l'immodestie dans les vêtements... interdit l'accès de la table eucharistique, » lit-on dans un Avertissement affiché à la porte de toutes les églises de Rome.

Veillez donc au vêtement du corps. Il ne s'agit pas ici « d'habits de dimanche ». L'ouvrier peut venir avec honneur à la Sainte Table avec ses vêtements de travail, l'écolier dans la simplicité de ses habits de chaque jour. Mais que chacun de vous ait une mise qui ne choque pas le sens moral et religieux. Que tout soit simple, modeste, de bon goût. Il suffit d'y penser, ou mieux de s'inspirer de l'esprit de foi, pour écarter toute inconvenance.

II. — *Dispositions de l'âme*

Mais plus importantes sont les dispositions de l'âme pour communier dignement et avec fruit. L'état de grâce et l'intention droite sont ici toujours nécessaires.

1. M. f., les aliments ne peuvent être utiles qu'aux vivants ; en vain vous en rempliriez la bouche d'un cadavre ; la nourriture ne peut produire la vie là où celle-ci n'existe pas, ni la faire renaître là où elle a cessé. Elle doit être absorbée, assimilée par un organisme vivant.

L'âme est soumise à cette loi aussi bien que le corps. Elle doit vivre surnaturellement, c'est-à-dire posséder la grâce de Dieu, sinon l'aliment eucharistique ne produit pas en elle son effet.

Que dis-je ? Communier sans avoir la grâce, c'est non seulement un acte infécond, c'est un acte nuisible et sacrilège, c'est la profanation du sacrement de l'Eucharistie. Ecoutez l'apôtre S. Paul : « Celui qui mangera le pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice, car celui qui mange et boit sans discerner le corps du Seigneur, mange et boit son propre jugement. » (I Cor., XI, 27-29).

Votre cœur, m. f., s'émeut de pitié, d'indignation, d'amour, en écoutant le récit de la Passion ; vous voyez le Sauveur recevant des soufflets, des crachats, succombant sous le poids de sa croix... Mais en communiant en état de péché mortel, vous faites subir à Jésus le même cruel traitement. « Ce n'est pas, dit S. Augustin, une moindre profanation et un moindre crime, de faire descendre le Fils de Dieu dans une âme impure, souillée de péchés, que de le jeter dans la boue. » Vous allez plus loin encore, et l'on peut vous appliquer ce que S. Paul disait des apostats : « Ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu. » (Héb., VI, 6).

Pensez-y, m. f. : vous avez à recouvrer l'état de grâce, si vous l'avez perdu, par cet acte réparateur et vivificateur qui est le sacrement de Pénitence. Faites une excellente confession, bien loyale, bien complète, qui rendra à votre âme la pureté indispensable pour communier dignement.

L'état de grâce constitue donc la condition fondamentale d'une communion fructueuse. L'âme n'oppose pas un obstacle insurmontable à la bienfaisance du sacrement ; elle est vivante, par conséquent elle peut recevoir la nourriture.

2. Néanmoins, il faut un certain mouvement de notre esprit et de notre volonté qui nous porte vers l'aliment eucharistique. Cet élan, si faible soit-il, a reçu le nom « d'intention droite ».

« Pourquoi désirez-vous faire la sainte communion ? » Et voici l'admirable réponse qui exprime ce qu'est une intention droite : « Je désire faire la sainte communion parce que Jésus-Christ m'aime et donc désire venir à moi ; moi aussi, j'aime Jésus-Christ et c'est pourquoi je désire ardemment le recevoir. » (Card. Gasparri, *Catéchisme catholique).*

Par elle, nous nous proposons de communier non pour des raisons humaines, mais pour satisfaire à la volonté de Dieu, nous unir plus intimement à lui par la charité et combattre nos défauts et nos infirmités.

* *

Apportez donc généreusement à la communion les dispositions requises pour le corps et pour l'âme. Plus l'acte que nous accomplissons est important, plus les dispositions doivent être parfaites. Mais quel acte est plus important que la communion ?

Lorsque Alexandre demanda à Porus, son royal captif, comment il fallait le traiter, celui-ci répondit simplement : « En roi ! » De même, il n'y a qu'une manière de traiter Jésus venant en nous par la communion : c'est de le traiter en Dieu.

Peut-être, m. f., ces dispositions exigées pour communier éveilleront en vous des répugnances. Rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Mais dites-vous, dans le secret de votre âme, que si Jésus vous demande beaucoup, c'est parce qu'il vous estime et parce qu'il sait à quelle régénération totale il peut vous conduire.

XX

Pâques

LA CHARITÉ FRATERNELLE

Mes frères,

La fête de Pâques est la plus grande, la plus sainte de toutes les fêtes ; c'est par excellence « le jour que le Seigneur a fait. » Vainqueur de la mort et de l'enfer, Jésus-Christ sort glorieux du tombeau dans lequel ses ennemis avaient prétendu ensevelir pour jamais son nom et sa mémoire.

Aussi l'Eglise, interprète de la parole divine, vous oblige à communier, afin de nous faire entrer plus parfaitement dans l'esprit de cette solennité.

Et que vous dit Notre-Seigneur dans cette communion pascale ? Et qu'avez-vous à lui répondre ?

I. — *Que vous dit Notre-Seigneur ?*

Il vous dit son amour pour vous ; amour qui n'est pas une affection ordinaire, mais amour qui va jusqu'au don total de lui-même et à l'intime union avec votre âme. Et il ajoute : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Certes, ici-bas, les hommes concertent leurs efforts pour s'entr'aider, mettent en œuvre des procédés pour améliorer le sort de tous. De fait, on ne compte plus les hospices, orphelinats, maisons de retraite, bourses d'enseignement, sanatoriums, prix de vertu, prix aux familles nombreuses, allocations familiales. Assurément, tout cela est admirable. Mais tout cela est-il capable de réaliser le règne de la charité parmi les hommes ? Hélas ! non ! Jugez-en, je vous prie. « Nous sommes tous frères, » affirme-t-on. Oui ; pourtant, par ailleurs on en est encore à chercher les moyens efficaces d'apaiser les heurts, les froissements, les divisions de famille, d'empêcher les haines, les rancunes, les conflits armés entre les peuples. Est-il besoin que j'étale devant vous une mappemonde et que, mettant le doigt successivement sur telles et telles régions, je vous montre quelles violences sont actuellement exercées à l'Orient, au Midi, quelles fractions de l'humanité sont dressées l'une contre l'autre, frères contre frères ?

Néanmoins, si les hommes abusent étrangement du beau mot de *fraternité*, il est un endroit où l'on goûte le vrai charme de cette fraternité : c'est au banquet de la communion pascale. Ah ! qu'il est immense, ce banquet! Parcourez en esprit la France, l'Europe, la terre entière. En ce moment, à Pâques, partout sur notre globe vous voyez préparé le festin mystérieux qui vous réunit ici. Ce n'est point par milliers, c'est par millions que se comptent ceux qui y prennent part ; il y en a de toute race, de toute langue, de tout climat ; de tout âge aussi, des enfants avec des vieillards; toutes les conditions sont mêlées : vous voyez le pauvre à côté du riche, l'ouvrier sur le même rang que son patron, le domestique auprès de son maître. Pour les uns et pour les autres, c'est le même banquet. Toutes leurs âmes si diverses se confondent dans la communauté d'un même amour. Et il ne s'agit pas seulement de vos contemporains : vous vous unissez à toutes les générations qui vous ont précédés sur la terre, à toutes celles qui vous suivront jusqu'à la fin du monde.

« C'est la communion pascale, » disons-nous. Quel mot, m. f.! En pourrait-on trouver un autre pour mieux exprimer la pénétration réciproque de ces âmes innombrables et leur rapprochement sous l'action de Jésus-Christ qui descend en chacune d'elles afin d'y allumer et d'y entretenir la flamme de la fraternité ? Oui, cet homme que je ne connais pas, qui me paraît déplaisant, que je haïrais volontiers peut-être, Jésus-Christ l'aime comme il me chérit moi-même ; dès lors, puis-je m'attacher à mon Sauveur, sans éprouver une affection véritable pour ceux qui lui sont chers ? « Si quelqu'un dit : *J'aime Dieu,* et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (I Jo., IV, 20).

Puisque Notre-Seigneur dans la communion vous aime ainsi jusqu'à vous placer à sa Table sainte auprès de ce que l'humanité contient de plus grand, de plus saint, de plus parfait, ne voudrez-vous pas lui rendre quelque chose en échange ? En d'autres termes, qu'avez-vous à lui répondre ?

II. — *Qu'avez-vous à lui répondre ?*

Votre réponse, m. f., c'est Jésus-Christ lui-même qui vous la dicte : « Ce que vous aurez fait au moindre de vos frères, vous dit-il, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt., XXV, 40).

Cette parole : « C'est à moi que vous l'avez fait, » vous prescrit la charité fraternelle. « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés, » voilà le moyen de reconnaître les bontés du Sauveur à votre égard. « Vous cherchez à me remercier ; eh bien ! voyez autour de vous ceux qui souffrent ; donnez-leur votre temps, votre argent, votre cœur, mais largement, généreusement, comme on agit quand on aime. »

Car la société chrétienne peut se comparer au corps humain ; tous deux présentent un ensemble de membres organisés pour la vie. Les individus et leurs différentes classes considérés séparément sont dans la société ce que dans le corps sont les membres pris à part. « Comme nous avons beaucoup de membres, écrit S. Paul, mais que tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous sommes nombreux à former un seul corps dans le Christ, mais chacun de nous est comme un membre par rapport aux autres. » (Rom., XI, 4-5). De même que dans votre corps aucun organe, aucun membre, ne peut se suffire pleinement à lui-même, mais que chacun a besoin du concours des autres, pareillement dans la société un homme a besoin d'un autre homme, une classe a besoin d'une autre classe. « L'œil, note encore S. Paul, ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vos services ; ni la tête ne peut dire aux pieds : Vous n'êtes point nécessaires. Dieu a ordonné le corps de telle façon qu'il n'y eût pas de division entre les membres, mais que tous se portassent mutuellement secours. » (I Cor., XII, 21, 25). De fait, vos membres agissent de cette manière : si votre pied marche sur une épine, vos yeux se portent aussitôt vers la partie blessée et la main en retire l'épine. Semblablement doivent se comporter les membres de la société chrétienne, sous l'inspiration de la charité fraternelle : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jo., XIII, 35).

Or, cette pratique de la charité fraternelle, en quoi consiste-t-elle ? A prendre les hommes pour ce qu'ils sont. Qu'il soit question d'opinions ou de conduite, défiez-vous des jugements sans nuance et sans appel. Partez de ce principe que nul n'est ici-bas ni

si complètement mauvais ni si complètement bon qu'on le dit et qu'on le croit de prime abord. M. f., il faut qu'on sente votre sens chrétien à votre façon d'apprécier les événements et les hommes : ceux de votre pays et aussi ceux d'ailleurs, car « l'amour de la Patrie, enseigne Pie XI, n'exclut pas l'amour de l'humanité, tous les peuples, en tant que membres de l'universelle famille humaine, étant liés entre eux par des rapports de vraie fraternité. » (Ency. *Ubi arcano)*.

De plus, il vous faut frayer avec ceux qui sont d'un rang social inférieur. « Le progrès moderne a fait de tous les hommes des voisins ; Dieu nous a donné la tâche de faire d'eux des frères. » D'où nécessité de prendre une conscience plus nette de leurs légitimes aspirations : elles réclament le respect de la dignité humaine, la mise en valeur des capacités de chacun, l'absence de l'abus dans l'inégalité, d'ailleurs nécessaire, des conditions.

En bref, m. f., au lieu d'envisager toute innovation sociale uniquement sous l'angle de votre intérêt personnel ou de celui de votre milieu à vous, envisagez-la sous l'angle de l'intérêt général qui est celui de la charité fraternelle. (Phil., II, 4).

Et cette charité fraternelle doit devenir pour chacun de vous une vérité vécue. Chacun donc, à quelque condition qu'il appartienne, quelque situation qu'il occupe, doit contribuer au bien d'autrui. Jamais l'occasion de se montrer serviable ne fait défaut. Le fonctionnaire comme le magistrat, le prêtre comme l'instituteur, le maître comme le domestique peut faire beaucoup, au-delà même de ce qui est son strict devoir, pour l'avantage de son prochain. Ce sont les premiers pas seuls qui coûtent, mais plus vos contacts avec le prochain se multiplieront, plus vous prendrez goût à vos entreprises de charité fraternelle, à vos audaces de dévouement.

* *

M. f., une société est d'autant plus parfaite qu'il y a dans son sein plus de charité fraternelle ; la société la plus parfaite serait celle où tous les cœurs seraient unis pour jamais dans un même amour. Cette société n'existe que dans le ciel. En attendant que Dieu nous y admette, demandons-lui de répandre, d'affermir et d'accroître dans nos cœurs l'amour du prochain.

Seigneur, nous venons à vous parce que le monde sue l'égoïsme. Le *chacun pour soi* ne fut jamais si pratiqué ! Dans le déchaînement des appétits et de tous les bas instincts, au milieu du désenchantement de l'heure présente et des appréhensions de l'avenir, nous aimons à voir, ô Jésus, votre Table sainte où les convives, les mains jointes et le cœur pur, viennent se faire une âme plus chrétiennement fraternelle.

LES SAINTS PATRONS

S. Urbain, évêque de Langres, Patron des travailleurs des champs

SA VIE ET SON ACTION BIENFAISANTE

Mes frères,

Les différentes catégories de travailleurs qui cultivent la terre de nos campagnes ont chacune leurs patrons : les cultivateurs honorent S. Eloi ou S. Isidore le Laboureur, les vignerons de nos pays invoquent S. Vincent, ceux de Dijon S. Martin, ceux du Jura et de la Bourgogne S. Vernier, et les jardiniers se réclament du patronage de S. Fiacre.

Tous ces laborieux serviteurs du sol pourraient avec bien plus de raison, surtout dans nos pays, invoquer S. Urbain, car nul plus que ce saint évêque de Langres et de Dijon ne s'est intéressé à leurs travaux et n'a mis aussi efficacement à leur service son crédit près de Dieu. Faute de connaître son histoire, on attribue fréquemment au pape S. Urbain Ier les bienfaits dont notre saint évêque est l'auteur. L'évêque de Rome est assez glorieux par son courageux martyre pour ne pas être jaloux de l'évêque de Langres si nous rétablissons la vérité au profit de celui-ci.

I

S. Urbain naquit sur la fin du IIIe siècle à Colmiers, aujourd'hui modeste village sur les confins de la Haute-Marne et de la Côte-d'Or. Son père et sa mère étaient tous deux de noble race, mais plus jaloux de la foi chrétienne qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres que du sang illustre qu'ils tenaient d'eux. Cette foi, ils eurent à cœur de la transmettre à leur fils et ne négligèrent rien pour l'affermir en lui par leurs leçons et leurs exemples.

Le jeune Urbain grandit dans le milieu où il était né, mêlé aux habitants de la campagne, s'intéressant à leurs travaux et les édifiant par sa piété. Il se livrait en même temps à l'étude des Saintes Lettres, et il y puisa une gravité, une sagesse et un jugement sûr qui lui gagnèrent l'estime de tous. Aussi, l'évêque de Langres Honorat étant venu à mourir, le peuple et le clergé n'hésitèrent pas sur le choix de son successeur : tous désignèrent Urbain pour le remplacer.

Le diocèse de Langres était loin d'être, alors, l'illustre Eglise qu'il devait devenir plus tard. Il y avait seulement quelques années que Constantin avait accordé la liberté au christianisme. Si le sang de S. Bénigne à Dijon, celui des Saints Jumeaux et de leurs compagnons à Langres, avait été pour ces villes une semence de chrétiens, les campagnes étaient encore peuplées de païens qui continuaient d'offrir des sacrifices à leurs fausses divinités dans les profondeurs des forêts qui, plus encore qu'aujourd'hui, couvraient alors la montagne langroise. De plus, vers 264, une armée de Barbares commandée par Crocus était venue s'abattre sur nos pays, assiéger Langres, la mettre au pillage, massacrer son évêque S. Didier et une grande partie de ses habitants.

Urbain, son troisième successeur, avait fort à faire pour restaurer et propager la religion de Jésus-Christ dans le pays qui lui était confié. Il s'y mit avec ardeur. Il commença par se procurer des collaborateurs, en formant des prêtres qui l'aideraient à évangéliser les idolâtres. Avec eux il se mit à parcourir monts et vallées, plaines cultivées et sombres forêts, prêchant partout la religion chrétienne. Comme il était du pays, que tous le connaissaient, avaient été les témoins de la vie sainte qu'il menait depuis son enfance, on l'écoutait volontiers et volontiers on se laissait persuader et amener au Dieu qu'il prêchait. Les conversions se produisaient nombreuses, et bien vite il vit s'augmenter le modeste troupeau dont il était le pasteur.

II

Aussi bien, il ne négligea rien pour donner une haute idée de la religion catholique. Les églises existantes avaient souffert des invasions et étaient en partie en ruines ; l'évêque employa sa fortune patri-

moniale à les faire restaurer. Non content de réparer les anciennes églises, il en fit construire de nouvelles. C'est ainsi que, pour ne parler que de Dijon, qui faisait partie de son diocèse et où il se plaisait à habiter, il fit construire au centre de cette ville un oratoire dédié à S. Vincent ; sur la crypte consacrée par S. Bénigne il éleva l'église de St-Etienne, au service de laquelle il attacha des clercs séculiers ; enfin il rebâtit la basilique de St-Jean, et tout auprès fonda une communauté de vierges dont sa sœur Leodegaria devint l'abbesse.

Dans ces églises qu'il orne de son mieux, il veut que les saints offices soient célébrés avec toute la pompe possible à cette époque. De tout temps nos cérémonies sacrées, avec leur symbolisme, et par les mystères de notre sainte religion qu'elles commémorent, ont été une éloquente prédication pour ceux qui en sont les témoins. En y assistant, les fidèles sentaient leur foi s'éclairer et s'affermir ; et quand les païens les voyaient se dérouler sous leurs yeux, la vérité chrétienne s'insinuait doucement dans leurs cœurs. Ils ne pouvaient s'empêcher de comparer la beauté de nos dogmes à la grossièreté de leurs erreurs, la splendeur de nos fêtes aux rites barbares de leurs sacrifices, et d'eux-mêmes ils venaient à une religion que S. Urbain et ses prêtres leur faisaient voir si belle et si vraie.

C'est ainsi que passèrent de l'idolâtrie au christianisme nos campagnes langroises. Partout, au carrefour des routes, entre les branches des arbres séculaires des grands bois, les images de la Sainte Vierge et des saints prirent les places des fausses divinités, et l'on vit les paysans et les paysannes d'alentour venir s'agenouiller devant elles et y prier. Quelques-uns font mieux encore : ils construisent près de ces images un pieux ermitage, ils y passent leurs jours dans la prière, édifiant le voisinage par leur vie sainte, et deviennent ainsi une source de bénédictions pour la région où ils se sont établis.

III

Heureux de ces résultats, l'évêque Urbain en bénissait le Seigneur ; mais il ne laissait pas pour cela son zèle se ralentir. Il continuait de parcourir les campagnes, s'intéressant non seulement aux âmes, mais aux besoins matériels des paysans ; il aimait à s'entretenir avec eux de leurs travaux, de leurs récoltes, se réjouissait avec eux quand celles-ci donnaient de belles espérances, partageaient leurs angoisses quand quelque intempérie venait à les compromettre ou qu'un orage menaçait de les anéantir. Alors, plein de foi, il se tournait vers Dieu et le conjurait d'avoir pitié des pauvres cultivateurs, des pauvres vignerons, des pauvres jardiniers qui formaient son vaste troupeau, et Dieu l'exauçait si bien que notre saint évêque semblait commander aux éléments. Que de fois les gelées printanières épargnèrent, grâce à lui, les bourgeons naissants des vignobles dont déjà s'enorgueillissait alors la Bourgogne ! Que de fois ses supplications détournèrent la grêle des moissons ou des vergers chargés de fruits ! Il n'était pas moins puissant pour obtenir la pluie, lorsqu'une sécheresse prolongée la faisait désirer.

Aussi vous devinez si les habitants des campagnes, qui voyaient le succès de ses prières et en bénéficiaient, lui en étaient reconnaissants. La postérité n'a point oublié le tendre intérêt qu'il portait aux travailleurs de la terre et le grand pouvoir dont il jouissait près de Dieu pour les protéger ; elle a continué de l'invoquer contre les fléaux de toute sorte qui menacent les récoltes, et c'est pour marquer la confiance qu'on a en lui qu'on le représente ordinairement avec un raisin ou un cep de vigne à la main.

Disons que ses successeurs sur le siège de Langres ont hérité sinon de sa puissance miraculeuse, du moins de sa sollicitude paternelle pour les travailleurs de la terre. Leurs anciens Rituels renfermaient de nombreuses bénédictions pour les champs et les vignes, de nombreuses prières où l'on suppliait Dieu de préserver les récoltes des rongeurs et autres ennemis de toute sorte ; et chaque fois qu'une maladie quelconque menaçait les beaux vignobles de leur diocèse, ils s'empressaient d'ordonner des prières publiques pour obtenir de Dieu la cessation du fléau. Nul doute qu'ils n'aient voulu par là se montrer les dignes émules de S. Urbain.

Ce saint évêque était allé en 374 assister au concile de Valence. Il tomba malade l'année suivante, et Dieu l'avertit que l'heure de sa mort était proche. Il s'alita, épuisé, pendant quelques jours, reçut, dit la légende du bréviaire, la Sainte Eucharistie, recommanda à Dieu son Eglise ; puis, en présence du clergé et du peuple en larmes, rendit son âme au Seigneur en murmurant une dernière prière. Son corps fut transporté à Dijon, sa résidence habituelle et où il avait choisi sa sépulture, à cause de sa dévotion à S. Bénigne. Il fut inhumé dans la basilique de St-Jean-Baptiste, où il continua à faire de nombreux miracles, particulièrement en faveur des vignerons et des travailleurs des champs qu'il avait tant aimés pendant sa vie.

A la fin du IXe siècle, dans une cérémonie solennelle dont l'anniversaire était jadis célébré dans tout le diocèse de Langres, le 23 janvier, son corps fut transféré dans la crypte du monastère de St-Bénigne, ainsi que ceux de ses successeurs S. Grégoire et S. Tétric, afin de les soustraire aux dévastations des Normands. Le 1er mai 1524, l'évêque de Langres Michel Boudet l'en tira pour le placer dans une magnifique châsse ornée d'argent.

Daigne S. Urbain continuer au ciel de protéger le diocèse qui fut le sien, et en particulier les habitants des campagnes qui mettent en lui leur confiance ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

DIEU EST AMOUR ET VIE

Mademoiselle, Mon cher ami,

Quoi qu'en pensent certains esprits que je ne veux point juger, rien ici-bas ne se fait sans Dieu, et surtout rien de grand. Tout au contraire, nous sommes les collaborateurs de Dieu, et c'est nous qui travaillons avec lui. Ceci d'ailleurs n'est point un abaissement, mais une gloire et un honneur : « Servir Dieu, c'est régner, » dit la liturgie. Or, de l'aveu de S. Paul, le mariage est quelque chose de grand ; aussi ne peut-il se passer de Dieu, et voilà pourquoi vous demandez à l'Eglise de bénir votre union et de recevoir vos serments. Le mariage entre aussi dans les plans divins, puisque c'est Dieu qui l'a institué, et le Christ qui l'a élevé à la dignité de sacrement. Dès lors, permettez-moi de vous proposer pour modèle Celui qui doit ici vous bénir, et dont vous voulez accomplir le mandat.

* *

« Dieu est amour, » nous dit S. Jean. Et nous comprenons cela dès que nous voulons réfléchir au mystère de la Sainte Trinité. Si Dieu est le Dieu unique par nature, il est néanmoins un Dieu en trois personnes ; d'où il suit que le Père aime son Fils, que le Fils aime son Père, et qu'ils sont consommés en un dans le fruit de leur amour, qui est le Saint-Esprit. Mais laissons là ces hautes sphères de la théologie et redescendons dans un domaine mieux connu.

Dieu est amour parce qu'il nous aime. En voulez-vous des preuves ? Elles fourmillent autour de vous : le soleil qui vous apporte joie, santé et vie ; la nature dont les formes et les couleurs charment vos yeux ; l'air que vous respirez, le parfum des fleurs, la saveur des fruits, tout vous dit : « Dieu vous aime ! » Ouvrez maintenant l'Evangile, suivez pas à pas l'Homme-Dieu, tout vous dira : « Dieu vous aime ! » et sa descente parmi nous dans la pauvre étable, et son travail dans l'humble maison de Nazareth, et ses miracles et son Evangile et l'institution de ses sacrements et de son Eglise, mais surtout les souffrances de sa Passion et sa mort sur la croix.

Essayez ensuite de vous souvenir de tous les bienfaits personnels que vous avez reçus depuis votre naissance, aussi bien dans l'ordre temporel : santé, aisance, dévouement de vos parents, — que dans l'ordre spirituel : éducation chrétienne, grâces, sacrements.

Songez enfin aux espérances que Dieu vous donne si vous lui faites confiance, en obéissant à ses commandements, en vous adaptant aux dispositions de sa Providence. Et vous direz avec S. Jean : « Dieu est amour. »

Dès lors, vous ne serez pas étonnés si je vous dis : c'est Dieu qui vous a conduits l'un vers l'autre, c'est Dieu qui a fait naître dans vos cœurs le sentiment qui vous a unis, c'est lui qui a présidé au développement de ce sentiment dans tout ce qu'il a de noble et de grand ; car c'est Dieu qui nous a faits à son image et à sa ressemblance et nous a donné le pouvoir de l'imiter jusque dans l'action.

Mais souvenez-vous que l'amour de Dieu est fidèle, désintéressé et dévoué, et que le vôtre doit se modeler sur le sien. Fuyez donc l'égoïsme, toujours mêlé d'orgueil, qui est une honteuse contrefaçon de l'amour ; évitez aussi d'être regardants : « La mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure » ; enfin, sachez vous faire indulgents et patients, car la fidélité comme la paix sont faites de concessions mutuelles.

J'ai confiance que tel est votre idéal et votre commune ambition ; aussi ai-je plaisir à remettre avec vous, entre les mains de Dieu, votre destinée. Sa bénédiction conférera à votre amour ces qualités de désintéressement, de fidélité et de dévouement qui en assurent la profondeur et la fidélité.

* *

Mais Dieu n'est pas seulement amour, il est vie aussi. « Comme le Père a en lui la plénitude de la vie, ainsi il a donné au Fils d'avoir aussi en lui la vie » (Jo., v, 26), et Jésus a pu dire à ses disciples : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et pour qu'ils l'aient toujours plus abondamment. » (Jo., x, 10). Et pourquoi Dieu a-t-il créé le soleil, pourquoi la chaleur et l'humidité, sinon pour la vie ? Pourquoi les plantes et les animaux, sinon pour la vie de l'homme ? Que deviendrait l'univers, si un souffle de mort passait sur lui, exterminant tout ce qui vit ? — Et au-dessus même de la vie humaine, il en est encore une autre, cachée au fond de nos âmes, invisible mais réelle. Pour celle-là, l'Incarnation, la mort d'un Dieu sur une croix, l'institution des sacrements.

Oui, on peut bien dire que Dieu, qui a en lui la plénitude de la vie, a voulu faire partager, à des êtres nombreux, ce trésor précieux. Car, nous ne pouvons le nier, de tous les biens, la vie nous apparaît encore comme le meilleur ; beaucoup s'en plaignent qui ne sont aucunement disposés à la quitter. Et encore ne s'agit-il ici que d'une pauvre vie éphémère, remplie de misères et de douleurs. Que dire de la vie éternelle que Dieu réserve à ses élus et dont S. Paul nous dit « que l'œil de l'homme n'a rien vu, ni son oreille entendu, ni son cœur imaginé quelque chose qui puisse nous en donner une idée ? » (I Cor., II, 9).

Ce trésor précieux de la vie, Dieu le dépose entre vos mains. Voyez quelle confiance il vous témoigne, quel honneur il vous fait. Le monde, en effet, est appelé à disparaître ou du moins à être changé ; les plantes et les animaux ne sont que les serviteurs temporaires de l'homme, et ils disparaissent tout entiers quand la mort les emporte ; seul l'homme possède en lui un principe immortel qui est son âme, seul — avec les anges, esprits supérieurs — il est appelé à partager la vie même de Dieu.

Mais Dieu ne crée pas des âmes dans le vide ; son action ici est subordonnée à la vôtre : à vous de lui préparer un corps humain pour qu'il l'anime d'un esprit immortel. Là cependant ne s'arrête point votre tâche ; car l'âme de vos enfants deviendra au baptême le temple saint de Dieu. Ce temple, quand ils auront grandi, sera menacé par l'ennemi, qui sous forme de défauts, de mauvais exemples, de lectures, essaiera de pénétrer dans la place. Vous aurez alors à veiller, à intervenir, à donner exemples et conseils pour défendre l'âme de vos enfants.

Réfléchissez à vos responsabilités. Si, par votre insouciance, vous veniez à manquer leur éducation, à leur laisser prendre de mauvaises habitudes, vous auriez travaillé à l'encontre de leur bonheur et du vôtre. Vous n'auriez donné la vie à vos enfants que pour en faire des malheureux, des rebuts de la société, et peut-être un jour des damnés. Au contraire, si, comprenant votre devoir, vous avez à cœur de faire de vos enfants des caractères, des volontés fortes, des cœurs généreux et de bons chrétiens, vous leur aurez assuré, autant que cela dépendait de vous, une vie digne et féconde sur la terre, une vie d'éternel bonheur au ciel.

Donner la vie, non pas seulement celle du corps, mais celle de l'âme, non seulement la vie éphémère, mais celle qui ne connaît pas de fin, la donner, cette double vie, à tout un cercle d'enfants, telle est la tâche à laquelle Dieu vous convie et pour laquelle il compte sur vous.

* *

Mademoiselle, mon cher ami, n'oubliez pas la grande leçon que Dieu vous donne. Parfaitement heureux dans la Trinité de ses personnes, Dieu pourtant trouve son plaisir à créer des êtres qu'il gouverne et attire à lui ; ainsi votre bonheur et votre amour n'auront rien à perdre, tout au contraire, à réaliser l'idéal qui s'offre à vous. Puissiez-vous, pour votre commune joie et la gloire de Dieu, le bien comprendre ! Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

XCVI

LA FEMME DE PILATE

I

Une tradition très ancienne, répandue surtout dans les Eglises orientales, dit que la femme de Ponce-Pilate s'appelait Claudia Procula. Cornelius a Lapide ajoute même que, dans ces pays, elle est honorée comme une sainte à la date du 27 octobre. S. Mathieu, qui est le seul à relater le touchant épisode dont elle fut l'héroïne, n'indique pas son nom. Mais, étant donné que, dans cet Orient où tout paraît immuable, les récits oraux se transmettent de génération en génération, avec une fidélité fort étonnante pour nous, rien n'empêche d'admettre que la Romaine dont nous parlons ait été effectivement appelée ainsi.

Ce qui est absolument certain, c'est d'abord que Pilate était marié, et ensuite qu'il avait amené son épouse dans la province dont il était devenu le Procurateur.

Ce dernier détail est de nature à surprendre un peu ceux qui ont quelque connaissance des édits de l'ancienne Rome. Car il existait un décret interdisant aux personnages officiels, envoyés en mission dans les provinces, d'emmener leurs épouses avec eux. Si bizarre que cela puisse paraître au premier abord, cette décision était empreinte d'une profonde sagesse. Les gouverneurs, loin d'être nommés à vie, étaient essentiellement révocables, et il plaisait d'autant moins au pouvoir central de les voir s'installer dans leur territoire, comme chez eux, que cela leur eût donné la tentation de continuer à y résider après que leurs fonctions auraient cessé, chose de nature à créer des embarras à leurs successeurs et à troubler l'ordre public. De plus, même dans une civilisation où les femmes ne tenaient qu'une place fort effacée, certaines d'entre elles étaient — comme en en voit encore aujourd'hui — dotées d'un esprit d'intrigue qui pouvait amener des complications, aussi inattendues que dangereuses, dans les combinaisons diplomatiques de leurs maris. Enfin, la présence d'une épouse de gouverneur aurait occasionné un surcroît de dépenses, car les dames de ce temps, et même les matrones les plus réputées, étaient d'une prodigalité folle quand il s'agissait de leurs plaisirs et de leur luxe. Or, l'expérience démontrait que toutes les dépenses occasionnées par ce déploiement de faste étaient, en fin de compte, soldées par les provinces, grâce aux razzias, brutales ou subtiles, que leurs chefs pratiquaient couramment sur elles.

Comme le pouvoir central ne tenait pas à voir se multiplier inutilement des exactions qui provoquaient parfois des révoltes, il avait donc agi prudemment en priant ses hauts fonctionnaires de laisser leurs épouses dans leurs palais des bords du Tibre pendant le temps où ils iraient représenter chez les peuples conquis les aigles victorieuses. Mais cette réglementation était trop sévère pour subsister lorsque commencèrent à se relâcher les mœurs publiques, en même temps que les lois de la conduite privée.

L'édit en question avait été rapporté peu de temps avant l'arrivée de Pilate dans la Judée, ainsi que l'affirme Tacite (*Annales*, III, 33-34). Il n'y avait donc pas d'inconvénient légal à ce que le nouveau Procurateur se fît accompagner de son épouse, et c'est ce qu'il s'empressa de faire. Il l'installa dans le palais de Césarée, qui était sa résidence habituelle. Mais elle avait sans doute pris l'habitude de l'accompagner, quelquefois au moins, au cours de ses déplacements. Et la preuve, c'est que nous la trouvons à Jérusalem, au moment de la Passion, alors que son mari n'y était venu que pour quelques jours, dans le but de s'assurer que rien ne se passerait d'anormal pendant la durée des fêtes pascales.

Nous ne possédons aucun renseignement sur le genre de vie que menait l'épouse du gouverneur. Mais il serait bien invraisemblable qu'elle ne se soit pas comportée comme le faisaient toutes les personnes de son rang, c'est-à-dire qu'elle n'ait pas mené un très grand train. Ceci, d'ailleurs, ne saurait lui être imputé à grief, car sa position sociale lui créait une obligation de maintenir autour d'elle l'éclat qui convenait à la dignité du représentant de l'Empire.

Autant qu'il est possible de comparer des époques aussi lointaines et aussi différentes, on peut dire qu'elle était tenue de jouer ce rôle, quelque peu analogue à celui que tiennent encore les femmes de ministres, d'ambassadeurs ou — sur une moindre échelle — de préfets. La politique, en effet, a souvent besoin de ces précieuses auxiliaires féminines qui ne sont pas, à proprement parler, des fonctionnaires, mais qui peuvent servir ou nuire beaucoup, par leurs relations ou leur influence. Et la femme de Pilate devait ne pas se tenir très éloignée des affaires publiques, puisqu'elle n'hésita pas à intervenir, d'une façon très noble d'ailleurs, dans le jugement de Notre-Seigneur.

II

Au cours de la nuit où se déroulaient les tragiques débuts de la Passion du Sauveur, cette femme avait été agitée par un songe, dont les écrits sacrés ne nous rapportent pas les détails.

De nos jours, peu de personnes se préoccuperaient d'un semblable incident. Mais dans l'antiquité un rêve était considéré comme un événement de la plus haute importance, car on y voyait une communication mystérieuse ou un avertissement des Puissances Supérieures. Le point délicat était d'interpréter cette monition, et cela se faisait d'après des règles dont l'application n'était pas possible à tout le monde. C'était un art réservé aux devins et qui formait, pour ceux-ci, une source considérable de bénéfices. Dès les temps les plus reculés, les mages chaldéens s'étaient spécialisés dans cette matière, et leur réputation y était sans rivale. Ils se faisaient raconter la vision de ceux qui venaient les consulter, et combinaient ce récit avec des principes tirés de la magie et des sciences occultes. A force de subtilités, ils finissaient par trouver un sens aux imaginations les plus bizarres ; puis ils déduisaient de là des conseils sur la conduite à tenir dans les circonstances prévues.

Ils n'étaient pas les seuls à s'occuper de cette question. En Assyrie, en Egypte, dans l'Orient tout entier, en un mot, des devins faisaient un métier semblable, et les clients ne leur manquaient pas, tellement la conviction était générale. Les Grecs et les Romains étaient moins engoués de cette sorte de divination ; mais ils l'admettaient parfaitement, surtout dans des situations importantes ou difficiles, et ils recouraient aussi aux sorciers, dont un grand nombre étaient venus d'Asie s'installer chez eux, pour